

Béatrice Turpin

Université de Cergy-Pontoise/EA 1392 Centre de recherches Textes et Francophonies, pôle LaSCoD (Langages, Société, Communication, Didactique)



Résumé : Dans son étude sur Bakhtine, Jean Peytard se demande comment le discours de l'idéologie peut être intériorisé par le sujet. Le philologue allemand Victor Klemperer a lui-même tenté de répondre à cette question en analysant les discours nazis de 1933 jusqu'à la chute de régime hitlérien. Il recense les principaux processus observés et montre comment le discours totalitaire en vient à transformer la langue et la manière de penser à partir d'une rhétorique du consentement qui tire sa force de son « effroyable homogénéité » et de son caractère plurisémiotique. A cet égard, les observations et la démarche de Victor Klemperer rejoignent les réflexions de Jean Peytard sur le sens, l'idéologie et l'univers sémio-discursif.

Mots-clés : Discours totalitaire, idéologie discursive, analyse du discours

Resumo : Em seus estudos sobre Bakhtin, Jean Peytard indagou como o discurso da ideologia poderia ser interiorizado pelo sujeito. O filólogo alemão Victor Klemperer tentou responder a esta questão ao analisar os discursos nazistas de 1933 até a queda do regime hitleriano. Klemperer mostrou os principais procedimentos do discurso totalitário e como ele consegue transformar a linguagem e o modo de pensar a partir de uma retórica do consentimento que tira sua força da « terrível homogeneidade » e de seu caráter plurisemiótico. Nesse sentido, as observações de Victor Klemperer encontram as reflexões de Jean Peytard sobre o sentido, a ideologia e o universo semiodiscursivo.

Palavras-chave : Discurso totalitário, ideologia discursiva, análise do discurso

Abstract : In his study about Bakhtine, Jean Peytard wonders how the discourse of ideology can be internalized by the subject. The German philologist Victor Klemperer has attempted himself to answer this question by analyzing the Nazis' speech from 1933 until the fall of Hitler's regime. He identifies the main processes observed and shows how the totalitarian discourse manages to transform the language and the way of thinking with a rhetoric of consent, which draws its strength from its « dreadful homogeneity » and its plurisemioticity. In this regard, the observations and the approach of Victor Klemperer join up with the arguments of Jean Peytard about meaning, ideology and semio-discursive universe.

Key words : Totalitarian discourse, discursive ideology, discourse analysis

Dans son ouvrage sur Bakhtine, Jean Peytard écrit « nous cernerons notre propre analyse sous forme de question : comment le discours de la société, celui de l'idéologie qui circule, peut-il être intériorisé par le sujet ? C'est la

problématique du *discours intérieur* dans sa relation au *discours doxique* de la société » (Peytard, 1995 : 26).

Cette problématisation établit entre le discours de Bakhtine et celui de Peytard lisant Bakhtine une sorte de frontière ouverte, qui ressemble à celle que définit le chercheur bisontin quand il commente le discours indirect libre selon Bakhtine et parle du « tressage de deux discours » (Peytard, 1995 : 39). Elle croise également une autre voix, celle de Victor Klemperer, auteur de *LTI, la langue du Troisième Reich*¹, qui s'interroge lui-même sur cette emprise du discours doxique qui peut en venir à circonscrire pleinement le discours intérieur :

Le poison est partout. Il traîne dans cette eau qu'est la LTI, personne n'est épargné. (LTI : 133)

C'était toujours le même cliché et la même tonalité. Et même chez ceux qui étaient les victimes les plus persécutées [...] régnait partout [...] toute puissante autant que pauvre, et toute puissante justement de par sa pauvreté, la LTI. (LTI : 46)

Tous, partisans et adversaires, profiteurs et victimes, étaient incontestablement guidés par les mêmes modèles. (LTI : 36)

Il règne en ce moment quelque obscurcissement qui influe vraiment sur tout le monde. (LTI : 67)

Le philologue allemand se propose dans son journal puis dans son ouvrage sur la langue du Troisième Reich de chercher comment s'est exercée cette influence qui n'épargne personne, pas même lui :

Constamment attaché, en tant que philologue, à relever ce que chaque situation et chaque cercle avait de particulier sur le plan linguistique, et à parler moi-même de manière tout à fait neutre et non marquée, j'avais pourtant bel et bien été influencé par mon entourage. (LTI : 239)

De même que Jean Peytard lisant Bakhtine met l'accent sur la doxa et l'idéologie qui co-construisent le discours et participent de cette intertextualité qui lui donne sens, Victor Klemperer montre que l'idéologie imprègne la langue et donc la pensée. Tout comme le linguiste français, il est particulièrement attentif à la matérialité du discours et traque les marques de l'idéologie dans les formes mêmes de la langue attestées en discours. Il circonscrit cependant *a contrario* un discours *total*, ou du moins une de ses caractéristiques, qui est de ne souffrir d'autre interdiscours que du *même* - d'où censure, emprisonnements, meurtres, voire autodafés qui visent à exterminer à la fois symboliquement et dans le réel toute parole qui ne serait pas conforme. Là encore, Klemperer commente :

[La LTI] s'empara de tous les domaines de la politique, de la jurisprudence, de l'économie, de l'art, de la science, de l'école, du sport, de la famille, des jardins d'enfants et des chambres d'enfants. (La langue d'un groupe ne recouvrira jamais que les domaines sur lesquels s'étendent ses liens, et non la totalité de la vie). (LTI : 45)

Le discours totalitaire serait donc un discours qui vise à abolir une interdiscursivité ouverte sur la pluralité des discours possibles, ouverture qui permet une pensée créative ou contestataire - les deux étant non dissociables. Il s'agit, comme l'écrit Klemperer, de « transformer l'individu en tête de bétail, sans pensée ni

volonté, dans un troupeau mené dans une certaine direction et traqué, faire de lui un atome dans une pierre qui roule (*LTI* : 49).

Pour Jean Peytard il est nécessaire que la réflexion sur le langage soit envisagée à partir d'une sémiotique. C'est là reprendre l'enseignement de Saussure quand celui-ci propose de mettre la notion d'un signe qui se pense socialement au cœur de la théorie du langage ; c'est aussi chez le linguiste français étroitement lié à l'importance d'une conception d'un interdiscours qui ne se limite pas au linguistique. Commentant cette fois-ci Medvedev, il écrit dans son ouvrage sur Bakhtine : « il existe un *univers sémio-discursif*, qui matériellement, contient (et là Peytard cite Medvedev) « tous les produits d'une création idéologique : œuvres d'art, travaux scientifiques, symboles religieux et rites, objets matériels, parties de la réalité pratique qui entoure l'homme [...], objets d'une nature spéciale possédant signification, sens, valeur interne » (Peytard, 1995 : 45).

Cette dimension plurisémiotique a bien été mise en valeur dans l'analyse que fait Klemperer de la LTI. On peut même dire que le discours totalitaire ne peut être compris (ou expliqué) sans cette dimension : le discours total est un discours lui-même nécessairement plurisémiotique : la répétition du même dans toutes ses dimensions lui est nécessaire pour enfermer la pensée, d'où l'importance de l'organisation. Klemperer parle de la « manie de tout organiser et de tout centraliser » (*LTI* : 143) et de l'importance de la mise en scène : un « mélange de mise en scène théâtrale et religieuse » (*LTI* : 62).

Dans cet ouvrage dédié à Jean-Peytard, nous nous proposons donc, d'aborder le langage totalitaire du point de vue de ce qu'il met en marche dans la clôture d'une langue privée de sa dimension d'altérité, fermée sur des associations convenues et obligées, mécanique prise dans ce « cadre du discours » menant à la mécanisation des esprits² :

En un certain sens, on peut considérer la place du marché solennellement décorée, la grande salle ou l'arène ornée de bannières et de banderoles, dans lesquelles on parle à la foule comme une partie constitutive du discours lui-même, comme son corps. Le discours est incrusté et mis en scène dans un tel cadre, il est une œuvre d'art totale qui s'adresse simultanément à l'oreille et à l'œil, et à l'oreille doublement, car le grondement de la foule, ses applaudissements, ses protestations agissent sur l'auditeur aussi fortement, si ce n'est plus, que le discours en soi (*LTI* : 83-84).

Observateur des discours ambiants, des paroles entendues aux écrits collectés, le philologue allemand tente ainsi de rendre compte des processus à l'œuvre, processus linguistiques, mais aussi plus globalement, processus plurisémiotiques (il parlera de « style » pour qualifier leur unité, Peytard de « magma idéologique » dans son commentaire de l'ouvrage de Bakhtine sur le freudisme : « la multiplicité englobante des discours échangés et circulants (qui) engendre un «magma idéologique» (...) quitte à ce que l'idéologie ainsi constituée exerce, en retour, une puissante influence sur nos réactions verbales » (Peytard, 1995 : 30).

Pour envisager le langage totalitaire du point de vue de l'analyse du discours, nous suivrons donc les observations du philologue allemand :

- observations sur les formes linguistiques attestées dans le discours ;
- observations sur les formes discursives, avec les processus rhétoriques mis en jeu ;
- remarques sur les formes plurisémiotiques enfin, avec le « discours total ».

1. La matérialité de la langue : quelques processus linguistiques et rhétoriques

La LTI « imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret ». (*LTI* : 41)
Des mots nouveaux font leur apparition, ou des mots anciens acquièrent un nouveau sens particulier, ou de nouvelles combinaisons se créent, qui se figent rapidement en stéréotypes [...] On pourrait faire le lexique de cette nouvelle langue. (*LTI* : 57)

Les processus relevés par Klemperer touchent le lexique, les formes morphosyntaxiques, mais également la syntaxe. Leur répétition fige la langue dans le stéréotype et en vient à paralyser la pensée. Klemperer parle d'élimination de la pensée (*LTI* : 90), d'engourdissement (*LTI* : 83), d'obscurcissement de l'intelligence (*LTI* : 84). Nous présenterons ici quelques exemples, en mettant en valeur les processus rhétoriques qui les sous-tendent. Ces derniers touchent le plus souvent un terme et toutes les formes qui lui sont associées, par analogie et syntagmatisation ou par dérivation. Ils donnent corps à des unités qui permettent à l'idéologie nazie de s'infiltrer. L'exemple de *Volk* « peuple » illustre bien ce phénomène. À partir de ce terme on passe, par dérivation et glissement sémantique, à la notion de race avec *Volksgemeinschaft* « communauté du peuple », *volksfremd* « étranger au peuple », *volksentstammt* « issu du peuple » (*LTI* : 58) - ainsi s'introduit, à partir d'une forme et de ses nombreuses déclinaisons, toute la pensée *völkisch*, avec l'assimilation du peuple à la race³. Parmi ces constellations de vocables qui se renforcent mutuellement, car appartenant à la même formation discursive (« tout nageait dans la même sauce brune » (*LTI* : 36)), l'ouvrage mentionne également *Volksgenosse* « camarade du peuple », *Rassegenossen* « camarades de race » (*LTI* : 58), *artvergessen* « perdues pour l'espèce » (*LTI* : 142) ou *artfremd* « étranger à l'espèce » (*LTI* : 57). Relèvent de ce même champ, par association à partir du signifié ou du signifiant, la partition « aryen », « non aryen » ainsi que les concepts de « pureté » [*Reinhaltung*], « juif complet » [*Volljuden*], « demi-juif » [*Halbjuden*], « juifs de souche » [*Judenstämmlinge*] (*LTI* : 224), « racialement inférieur » [*niederrassig*], « souillure raciale » [*Rassenschande*], « de sang allemand » [*deutschblütig*], « nordique » [*nordisch*] (*LTI* : 134). Les processus morphosyntaxiques qui sont à la base de la créativité linguistique permettent à l'idéologie nazie d'essaimer dans la langue et d'être ainsi *naturalisée* dans son lexique. Klemperer parle d'un « poison » qui s'infiltré et de « formations analogiques mécaniques » (*LTI* : 165).

L'attention est particulièrement portée sur les *mutations des valeurs* induites, voire leur inversion. Un exemple marquant est celui de *fanatique* : « jamais, avant le Troisième Reich, il ne serait venu à l'esprit de personne d'employer «fanatique» avec une valeur positive [...] «Fanatique» a été durant toute l'ère du Troisième Reich un adjectif marquant, au superlatif, une reconnaissance

officielle [...] toute connotation péjorative, même la plus discrète a disparu dans l'usage courant que la LTI fait de ce mot » (LTI : 92). Cette valeur superlative est renforcée quand un substantif intensif est lui-même suivi d'un adjectif à valeur évaluative intensive comme dans « fanatisme sauvage (LTI : 93). Toujours à propos de *fanatique*, Klemperer écrit : « Dans la presse quotidienne, le mot fut employé sans plus de limites [...]. Cette fréquence du mot dans le champ politique allait de pair avec son emploi dans d'autres domaines, chez des novellistes ou dans la conversation quotidienne » (LTI : 93). Maintes fois réitéré, de signe plein, le mot en arrive ensuite à devenir vide car répété mécaniquement. Ainsi Göring est-il qualifié d'« ami fanatique des animaux » (LTI : 93). Klemperer cite également le verbe *aufziehen* « monter », dont le sens métaphorique de négatif est devenu positif - ainsi dans *groß aufgezogen* « monté de toutes pièces » : « à présent *aufziehen* exprimait un acte parfaitement sincère » (LTI : 78). Nous citerons également l'exemple d'« humanité » [*humanität*] qui le plus souvent est accompagné d'une épithète à valeur infamante, comme dans *eine giftige Juden-humanität* « humanité juive empoisonnée » (LTI : 189). Ces mutations sémantiques, dont nous n'avons relevé ici que quelques exemples, affectent des termes dont le sémantisme est souvent vague. La profusion des formations relevées souligne l'emprise de l'idéologie et leur rôle dans la persuasion⁴.

L'*intensivité* est une caractéristique sémantique prégnante. Elle touche des termes à valeur scalaire, dont le sens est déterminé par le contexte interdiscursif et pragmatique. Klemperer note l'abondance des formations à valeur intensive ainsi que l'emploi privilégié des superlatifs numériques. Parmi celles-ci, les formations adjectivales sont nombreuses. Leur valeur est le plus souvent superlative, parfois dévaluative, soulignant la prégnance de l'idéologie nazie comme point de référence. Nous avons vu que ces valeurs peuvent être récentes, comme avec *fanatique*, indissociables de l'idéologie qui a transformé la langue et les modes de penser. Parmi les vocables privilégiés, citons des épithètes à valeur intensive tels que *total* « dans la LTI le «total» est partout, même en dehors du domaine de la guerre » (LTI : 283), *mondiaux* (« juifs mondiaux », « judaïsme mondial » (LTI : 57), *radieux* [*sonnig*] « l'adjectif est extrêmement répandu depuis le début de la guerre en tant qu'épithète oiseuse et stéréotypée (LTI : 166), « l'épithète sévissait dans les nécrologies des soldats tombés au front » (LTI : 196)⁵. Le terme *historique*, avec une valeur superlative, est également abondamment répété, comme le sont les « cérémonies officielles » (LTI : 154) : « une cérémonie officielle a une signification «historique» particulièrement solennelle [...], chaque vétille [...] acquiert une signification «historique» » (LTI : 75-76). Au sein de ces termes à valeur intensive, Klemperer note l'importance des superlatifs visant à la divinisation de l'ère hitlérienne (LTI : 165). Parmi ceux-ci il relève le qualificatif *éternel* « on pourrait citer «éternel» comme l'ultime barreau sur la longue échelle des superlatifs numériques nazis, mais sur ce dernier barreau, le ciel est atteint. «Éternel» est l'attribut du Divin uniquement ; ce que je nomme éternel, je l'élève dans la sphère du religieux » (LTI : 154). Les dérivés du terme font également partie du vocabulaire de base du discours nazi, de même que tous ceux appartenant au champ sémantique de la religion : Hitler, présenté comme le « Sauveur », les références à la Providence, aux « apôtres », le vocable de « Troisième Reich » lui-même ; toutes ces appellations ont une dimension d'emphase religieuse (voir LTI : 154). L'*intensivité* touche ainsi nombre d'adjectifs

mais aussi les substantifs, adverbes, expressions ou phrases. Elle peut également sous-tendre un changement de catégorie grammaticale, dans la formation de néologismes par substantivation. Nous citerons l'exemple d'« éliminateur » : « Que de mépris, que d'amoralisme ou de morale ostensiblement aristocratique, dans cette substantivation, dans cette élévation du crime au rang de profession » (LTI : 59).

La généralisation ou *l'amalgame* relèvent également du vague et peuvent être considérés comme cas particulier d'intensivité. La généralisation désindividualise et catégorise, la catégorisation permettant aux stéréotypes de jouer. Klemperer parle de « singulier qui allégorise » et cite l'exemple de l'emploi de l'article défini généralisant. Celui-ci est très souvent d'ailleurs suivi d'une assertion évaluative. Dans son ouvrage, il relève l'omniprésence des discours sur « le » juif. L'emploi de l'article défini catégorisant permet d'universaliser le rapport posé entre sujet et prédicat auquel est attribué dans le cas présent un contenu stigmatisant. Il permet alors de déterminer l'autre comme problématique et donc de donner une valeur dévaluative au nom qu'il détermine. C'est cette catégorisation qui permettra à l'Allemagne nazie d'amalgamer tous les adversaires en un seul ennemi (LTI : 232). L'adjectivation avec amalgame, que l'on pourrait également appeler cadrage par association, a une même fonction. Klemperer cite les exemples de « judéo-maçonnique, judéo-bolchevique, judéo-marxiste, judéo-capitaliste, judéo-anglais... » (LTI : 232 ; 234).

Le recadrage : ici ce n'est pas la valeur des termes qui est affectée, mais le rapport sujet-prédicat. Ainsi la victime devient-elle coupable et inversement. Les nazis « se défendent » « ripostent » (LTI : 232) ; il s'agit d'une « guerre juive » [*jüdische Krieg*] (LTI : 135), à l'encontre des « pacifiques nazis » [*friedliebenden*], de l'« insondable haine des juifs » [*abgrundtiefe Hass*] (LTI : 232). Peut entrer dans cette catégorie le syntagme « expédition punitive » [*Strafexpedition*] : punir présuppose un coupable et il y a quelque idée de bravoure derrière le terme « expédition » ; Klemperer commente : « Tout ce que je pouvais imaginer d'arrogance brutale et de mépris envers ce qui est étranger à soi se trouvait condensé dans ce mot (LTI : 73). Il en est de même du terme « propagande » qui désigne le discours de l'adversaire - terme lui-même doublé de qualificatifs à valeur intensive comme dans *Gruelpropaganda* ou par analogie *Gruelmärchen* « atrocités inventées » (LTI : 57), alors même que, comme nous l'avons vu le verbe *monter* se voit connoté positivement (voir plus haut *groß aufgezogen* « monté de toutes pièces »). Klemperer parle de « mensonge » (LTI : 75, 159). Parler de « secours d'hiver volontaire » [*Freiwillige Winterhilfe*] permet de masquer le fait qu'il s'agit d'un impôt obligatoire (LTI : 64). Klemperer commente : « quand découvrirais-je dans la langue de ce régime un mot véritablement sincère ? » (LTI : 64). Nous sommes ici dans la mauvaise foi, le recadrage manipulateur. Les exemples cités prennent sens en fonction de l'interdiscours en se basant sur l'ambiguïté de structures syntagmatiques et le changement de topique. Ils relèvent de ce que nous appellerons le recadrage pragmatique, que nous distinguerons du recadrage sémantique qui opère à partir d'une substitution de termes. Ainsi le terme « philosophie » est-il supplanté par « weltanschauung » (LTI : 139) - de *Schau* « vision », celui de « système » par « organisation » : « Ils n'ont pas de «système», ils ont une

«organisation», ils ne systématisent pas avec l'entendement, ils cherchent à entrer dans le secret de l'organique » (LTI : 140). Le recadrage, technique manipulatoire par excellence, n'est certes pas propre au discours totalitaire. Klemperer en montre pourtant à la fois la force et le danger puisqu'il a pu servir à justifier l'extermination des juifs : « Contre une haine foncière, il n'y a pas d'autre garantie que la suppression du haineux : ainsi, on passe logiquement de la stabilisation de l'antisémitisme racial à la nécessité de l'extermination des juifs [...] «exterminer» [*ausrotten*] est un verbe qui est employé souvent, il appartient au vocabulaire général de la LTI, à la section "Juifs" et, là, il désigne un objectif auquel on aspire ardemment » (LTI : 233)⁶.

Ce n'est pas seulement la valeur des mots qui est affectée, retournée, érodée, ce sont aussi celle des groupements syntaxiques. Klemperer parle « des expressions, des tournures, des formes syntaxiques adoptées de façon mécanique et inconsciente » (LTI : 40), « des habitudes de langage qui séduisent et trompent » (LTI : 25). La banalisation des termes mène à la banalisation des concepts, à l'adhésion aux valeurs véhiculées par la langue et les discours circulants, qui s'imposent ainsi insidieusement, comme s'impose l'idéologie. Klemperer cite l'exemple du terme « matériel humain » [*Menchenmaterial*] et commente « sous le mot, c'est la pensée d'une époque qu'on découvre » (LTI : 199)⁷. Les associations sont devenues des slogans qui transmettent toujours un même message, celui d'une idéologie qui rive les possibilités associatives du langage dans des combinaisons convenues, impensées et bientôt usées, *naturalisées* : « elle avait trop souvent entendu et répété des expressions comme "étranger à l'espèce", "de sang allemand" "racialement inférieur", "nordique" et "souillure raciale" : sans doute n'associait-elle à cela aucun concept précis - mais son sentiment ne pouvait appréhender que ma femme pût être allemande » (LTI : 134).

À travers tous ces exemples, nous retrouvons ce « magma idéologique » qui homogénéise les discours, dont parle Peytard. Comme le linguiste bisontin, Klemperer montre que le sens d'un terme est *corrélé à l'idéologie* ou « univers sémio-discursif » (Peytard, 1995 : 45). Toute idéologie a besoin de catégoriser. Ce qui est propre à l'idéologie totalitaire, c'est son caractère fermé à toute altérité. Rêve de totalité et de fin de l'histoire. C'est également le détournement du raisonnement dans la violence par la naturalisation du mortifère et une rhétorique du consentement⁸.

2. La rhétorique du consentement

Klemperer a pu se demander comment cette influence s'est exercée et parler des efforts constants de la rhétorique nazie pour mystifier et engourdir les esprits (LTI : 194). En philologue, il montre que l'influence la plus pernicieuse se fait par la langue, le sémantisme des termes et la formation de syntagmes figés qui modèlent les manières de penser. Il explique également comment s'exerce cette action. Par la répétition d'abord, comme nous l'avons vu, par la simplification ensuite et l'effacement de toute manière alternative de dire, par le vague enfin et le recours aux émotions. Fin observateur, il retrouve dans les formations discursives de la LTI la rhétorique du consentement décrite dans des ouvrages que connaissait le propagandiste du Nazisme Joseph Goebbels, notamment *La*

psychologie des foules de Gustave Lebon, parue en 1895 et largement diffusée dans les pays de langue allemande depuis sa traduction en 1908. Dans cet ouvrage, Le Bon mentionne les facteurs permettant de mobiliser une foule : l'affirmation, la répétition, la simplification, l'uniformisation, le vague et l'appel aux sentiments.

L'affirmation et la répétition

L'affirmation pure et simple, dégagée de tout raisonnement et de toute preuve, constitue un sûr moyen de faire pénétrer une idée dans l'esprit des foules. [...] Les livres religieux et les codes de tous les âges ont toujours procédé par simple affirmation. [...] Les hommes d'État appelés à défendre une cause politique quelconque, les industriels propageant leurs produits par l'annonce, connaissent la valeur de l'affirmation. [...] La chose affirmée arrive, par la répétition, à s'établir dans les esprits au point d'être acceptée comme une vérité démontrée. (Le Bon : 73)

La simplification et l'uniformisation

Plus l'information est concise, dépourvue de preuves et de démonstration, plus elle a d'autorité. [...] À force de voir répéter dans le même journal que A... est un parfait gredin et B... un très honnête homme, nous arrivons à en être convaincus, pourvu, bien entendu, que nous ne lisions pas souvent un autre journal d'opinion contraire. (Le Bon : 73)

Le vague et l'appel aux sentiments

Contrairement à une rhétorique argumentative basée sur le raisonnement, le vague s'adresse à la sensibilité et à l'imagination :

La puissance des mots est liée aux images qu'ils évoquent et tout à fait indépendante de leur signification réelle. Ceux dont le sens est le plus mal défini possèdent parfois le plus d'action. Tels par exemple, les termes : démocratie, socialisme, égalité, liberté, etc. dont le sens est si vague que de gros volumes ne suffisent pas à le préciser. (Le Bon : 60)
La foule n'étant impressionnée que par des sentiments excessifs, l'orateur qui veut la séduire doit abuser des affirmations violentes. (Le Bon : 26)

Il explique en outre comment s'agrègent en masse des individualités : soit par l'action d'un leader, soit par l'adhésion à un mythe commun :

Le type du héros cher aux foules aura toujours la structure d'un César. Son panache les séduit, son autorité leur impose et son sabre leur fait peur. (Le Bon : 28)
Le merveilleux et le légendaire sont, en réalité, les vrais supports d'une civilisation [...] Aussi est-ce une bien inutile banalité de répéter qu'il faut une religion aux foules. Les croyances politiques, divines et sociales ne s'établissent chez elles qu'à la condition de revêtir toujours la forme religieuse, qui les met à l'abri de la discussion. (Le Bon : 35 ; 41)

Le Bon note enfin l'importance du mot ou de la formule dans la persuasion.

La puissance du mot ou de la formule

Le mot soigneusement choisi ou une formule fréquemment répétée ont une grande puissance de suggestion :

La puissance des mots est si grande qu'il suffit de termes bien choisis pour faire accepter les choses les plus odieuses. (Le Bon : 62)

La raison et les arguments ne sauraient lutter contre certains mots et certaines formules. (Le Bon : 60)

Parmi les procédés observés par Klemperer pour modeler les esprits et les comportements, nous retrouvons ceux répertoriés par Le Bon : simplification, élimination de la contradiction, répétition, stéréotypie, mise en scène, emphase et appel aux sentiments. Ainsi :

Le slogan assène directement, à main nue, un coup de poing sur la raison de celui qu'il interpelle et veut le subjugué. (LTI : 317)

La répétition constante semble être un effet de style capital dans leur langue. (28 juillet 1933, LTI : 59-60)

La LTI sert uniquement à l'invocation. (LTI : 49)

Le sentiment devait supplanter la pensée, et lui-même devait céder devant un état d'hébétément, d'aboulie et d'insensibilité ; où aurait-on pris sinon la masse nécessaire des bourreaux et des tortionnaires ? (LTI : 314)

Le fait qu'elle culmine dans sa dimension religieuse vient d'une part de certaines tournures spécifiquement imitées du Christ, et dans une proportion plus grande, de la déclamation de longues séquences de discours sur le ton du sermon et de l'enthousiasme. (LTI : 155)

La « très grande époque pour l'Allemagne » est un superlatif presque modeste comparé aux superlatifs visant à la divinisation de l'ère hitlérienne, qui étaient alors en vogue. (LTI : 165)

Dans son essai, Victor Klemperer analyse les courants qui ont pu mener au totalitarisme en Allemagne. Il distingue le courant du positivisme scientifique avec le classement des races et le courant romantique, particulièrement du romantisme allemand :

Le nazisme se trouve déjà en germe dans le romantisme : le détronement de la raison, la bestialisation de l'homme, la glorification de l'idée de puissance, du prédateur, de la bête blonde. (LTI : 190)

À cela il faut ajouter le passage à la communication de masse, avec les nouvelles technologies de diffusion que sont la radio, la télévision, le cinéma et l'imprimé jointes à une rhétorique débarrassée de toute morale pour fabriquer le consentement :

Le romantisme et le *business* à grand renfort publicitaire, Novalis et Barnum, l'Allemagne et l'Amérique : dans la *Schau* et la *Weltanschauung* de la LTI, les deux coexistent et sont aussi indissociablement mêlés que la mystique et le faste dans la messe catholique. (LTI : 195)⁹

La « fabrique du consentement » a ainsi pu dans une certaine mesure contribuer à mener au totalitarisme, avec la mécanisation du discours et la naturalisation de la haine. Cela n'a pu *prendre corps* que dans ce que Klemperer appelle le cadre du discours, sa dimension plurisémiotique.

3. Le plurisémiotique

Je vais rappeler ici le propos de Jean-Peytard citant Medvedev : il écrit à propos de la formation des idéologies « ces sens et ces valeurs sont insérés dans des objets matériels et dans des actions [...] qui deviennent des réalités idéologiques seulement en se réalisant dans des mots, des actes, des vêtements, des manières [...], bref, dans quelque matériau sémiotique défini » (Peytard, 1995 : 45). Nous retrouvons ici l'entière LTI de Klemperer qui traque cette dernière jusque dans les jouets pour enfants « Dans un magasin de jouets, j'ai vu un ballon pour enfants sur lequel on avait imprimé une croix gammée. Un tel ballon aurait-il sa place dans ce lexique ? [...]. La question de la délimitation de la LTI m'a constamment préoccupé » (LTI : 57).

Ainsi, en dehors des traits qui relèvent de la propagande classique et qui ont pu susciter l'adhésion, les observations de Klemperer nous permettent de circonscrire des caractéristiques qui nous semblent être spécifiques au totalitarisme et qui forment ce que nous appelons ici une sémiotique du langage totalitaire. Ces traits sont les suivants :

- le langage totalitaire investit tous les canaux, tous les supports
- il investit les sphères tant publiques que privées ;
- ce langage a une « effroyable homogénéité » (LTI : 34) ;
- il est irréductiblement lié à la violence et à la mort. C'est un langage qui « sent le sang et la mort », dira Klemperer ;
- c'est un langage forcé, a-historique, entièrement idéologique ;
- il désinvestit le sujet de sa propre pensée ;
- c'est un langage de type mystique.

Nous allons développer chacun de ces points.

Le langage totalitaire investit tous les canaux, tous les supports, aussi bien les domaines publics que privés

L'État totalitaire se caractérise par la concentration des pouvoirs législatif, exécutif, judiciaire et symbolique. À ce titre, Hitler créa un ministère de l'Information pour contrôler la presse. À travers tous les médias ne devait transiter qu'un seul message, conforme à la parole voulue. La LTI que décrit Klemperer convoque tous les moyens d'expression pour véhiculer l'idéologie : intonations, gestes¹⁰, signes graphiques (les runes), iconiques (affiches, photographies, gravures), musicaux (tambour ; fanfares, chœurs) (LTI : 74 ; 86) ou audiovisuels (films). Elle investit tous les supports (les ballons d'enfant, les pièces de monnaie, les coupes sportives, les décorations) (LTI : 27), voire l'architecture et l'intérieur des habitations¹¹, les autoroutes, les fosses communes (LTI : 34), les vitrines ou les uniformes (LTI : 35) et, à travers ces supports, tous les systèmes symboliques.

Les signes sont théâtralisés, « mis en scène » afin de s'adresser aux sentiments (LTI : 83). Ils ont un même style (l'emphase) et sont redondants (un message, toujours le même, stéréotypé). Cette mise en scène donne son importance à l'espace du discours qui en est un élément constitutif : c'est le discours « œuvre d'art totale » (LTI : 83-84). Elle peut aller jusqu'à la création d'événements pour

légitimer discours et actes. Ainsi de l'incendie du Reichstag : « les préparatifs des élections, dont l'incendie du Reichstag faisait partie - encore un élément de la LTI ! - étaient réalisés sur une très grande échelle (LTI : 85).

Nous avons donc ici, nous semble-t-il, une première caractéristique de la langue totalitaire. De même que l'État totalitaire investit tous les domaines, la langue totalitaire investit tous les canaux et supports, et ainsi tout le champ du social.

Le langage totalitaire a une « effroyable homogénéité »

Le discours totalitaire supprime la dialectique et la contradiction. Une seule voix doit se faire entendre. Le totalitarisme abolit tout parti, toute opposition. En Allemagne, le ministère de l'Éducation du peuple et de la Propagande (RMVP ou *Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda*) créé peu après la prise de pouvoir était chargé de contrôler l'ensemble du secteur culturel et des médias. Les signes de la propagande eux-mêmes disent tous le même discours, renvoient aux mêmes connotations et à une même idéologie. Klemperer parle d'une « effroyable homogénéité » (LTI : 34), d'une « pauvreté » ou monotonie (LTI : 45) :

Le III^e Reich parle avec une effroyable homogénéité à travers toutes ses manifestations et à travers l'héritage qu'il nous laisse, à travers l'ostentation démesurée de ses édifices pompeux, à travers ses ruines, et à travers le type de ses soldats, des SA et des SS, qu'il fixait comme des figures idéales sur des affiches toujours différentes, mais toujours semblables, à travers ses autoroutes et ses fosses communes. Tout cela est la langue du III^e Reich. (LTI : 34)

Le style obligatoire était celui de l'agitateur charlatanesque. (LTI : 49)

Tout cela, nous l'avons vu et entendu, depuis, des milliers et des milliers de fois, avec seulement d'infimes variations, inlassablement répété : dans les scènes du congrès du Parti à Nuremberg, dans le Lustgarten à Berlin ou encore devant la Feldherrnhalle à Munich, etc., à tel point que le film de Mussolini nous semble être une performance somme toute bien quotidienne et nullement extraordinaire. (LTI : 82)

Le faste des étendards, des déploiements d'appareil militaire, des guirlandes, des fanfares et des chœurs, de tout ce qui donnait un « corps » au discours demeurait entièrement identique et s'inspirait entièrement de l'exemple mussolinien. (LTI : 74-75)

Outre ce « style » commun, le langage totalitaire investit les figures rhétoriques qui relèvent de l'homogénéité : répétitions, clichés, analogies, emphase, mais aussi amalgames et recadrages, liés à ces autres traits que sont violence et religiosité.

Il est irréductiblement lié à la violence

Violence sociale d'abord, dont le mensonge est le pivot central. Pour le nazisme, la propagande, comme la politique, doit s'affranchir de toute morale. Seul compte le but fixé : la prise de pouvoir et son mobile, ici, l'avènement de la race :

[La conception raciste] ne peut reconnaître le droit d'existence à une éthique quelconque, quand celle-ci présente un danger pour la survie de la race qui défend une éthique plus haute ; car, dans un monde métissé et envahi par la descendance de nègres, toutes les conceptions humaines de beauté et de noblesse, de même que toutes les espérances en un avenir idéal de notre humanité, seraient perdues à jamais. (Hitler : 381)

Les camps de concentration : là où la langue est spécifiquement nazie, elle s'arrête sur un innomé, la « solution finale ». Euphémisme pour un trop-plein de sens. Klemperer parle des « vapeurs de sang qui émanent de ces expressions » (*LTI* : 153).

La langue totalitaire est enfin la langue du fanatisme de masse (*LTI* : 49) : « quand elle s'adresse à la pensée, elle est doctrine et enseigne les moyens de fanatiser » (*LTI* : 50). Le terme fanatique lui-même, comme nous l'avons vu, devient positif, consubstantiel à cette langue. Les figures de la violence sont là encore l'emphase, la répétition qui martèle, mais aussi la mise en scène, l'euphémisme, l'ambivalence, le mensonge, l'interdiction, la négation ou retournement de sens. C'est, nous dit Klemperer, le langage de l'hystérique :

Il y a tout de même aussi beaucoup d'hystérie dans les paroles et les actes du gouvernement. Il faudrait qu'un jour on étudie l'hystérie de la langue en particulier. Cette sempiternelle menace de la peine de mort [...] Ce truquage générateur de tension, imité du film et du roman à sensation à l'américaine, est naturellement un moyen de propagande bien calculé tout autant qu'un produit de la peur. (*LTI* : 59)
C'est moins un discours qu'un hurlement sauvage, une explosion de rage. (*LTI* : 60)

C'est un langage forcé, a-historique, entièrement idéologique

Nous avons donc ici une seule voix, mais, en outre, le langage totalitaire a un seul contenu : il est tout entier idéologique - en ce sens, il n'y a pas de différence entre le totalitarisme et son langage. Le nazisme a « cristallisé » dans une idéologie le substrat raciste et anti-juif européen. D'un état d'esprit il a fait une idée présentée comme vérité qui serait biologiquement fondée. Les travaux de Darwin sur l'évolution des espèces et la sélection « naturelle » vont justifier l'eugénisme, le meurtre de tous ceux qui risquent d'entacher une prétendue « pureté raciale » - car cette suppression est censée aller dans le même sens que l'évolution.

Nous citerons ici à nouveau Victor Klemperer : « En tant que donnée liée au sang, l'antisémitisme est ineffaçablement tenace ; dans le caractère de science naturelle qu'il se donne, il n'est pas anachronique, au contraire, il est conforme au mode de penser moderne » (*LTI* : 182).

Dans *Mon combat*, Hitler dit qu'il ne faut qu'un seul ennemi pour être crédible et mener les foules¹². Son extermination et un gouvernement mondial arrêteraient le mouvement de l'histoire. Le langage devient lui-même a-historique, l'homogène et la répétition étouffant la créativité motrice du changement : « La pauvreté de la *LTI* est grande, elle se sert, en janvier 1945, exactement des mêmes termes orduriers que ceux qu'elle utilisait déjà en janvier 1933 » (*LTI* : 235). La multiplicité des valeurs linguistiques se fige autour des paradigmes idéologiques : « la distinction entre aryen et non aryen règne sur toute chose » (*LTI* : 57).

Il désinvestit le sujet de sa propre pensée

Un langage totalitaire est alors un langage dans lequel le sujet est désinvesti de ses propres *valeurs* (au sens linguistique du terme d'abord). C'est un langage-machine gouverné par un automatisme de répétition. Le langage d'une pensée vide. « Transformer l'individu en tête de bétail... » (*LTI* : 49).

Klemperer lui-même, comme nous l'avons vu, ne peut éviter ce mode de pensée imposé. Il parle d'un « poison que tu bois sans le savoir et qui fait son effet » (LTI : 93), de « vocables empoisonnés par la tendance fondamentale du nazisme » (LTI : 229), d'intoxication : « Aucun n'était nazi, mais ils étaient tous intoxiqués » (LTI : 136), de maladie ou d'une « mystique d'une monstrueuse simplicité qui s'infiltré dans l'inconscient » (LTI : 161), d'« une langue qui poétise et pense à ta place » (id.) ou du « mot qui pense à ta place » (LTI : 117). Klemperer mentionne les « efforts constants de la rhétorique nazie pour mystifier et engourdir les esprits » (LTI : 194). Une des formes les plus caractéristiques en est « le flou instinctuel » (LTI : 231).

C'est un langage de type mystique

L'idéologie totalitaire est d'essence mystique, voire messianique quand le pouvoir est concentré dans les mains d'un seul homme se présentant comme un « sauveur ». Dans *Mon combat*, les invocations à Dieu sont fréquentes, de même que les énoncés de forme prophétique se rapportant à un futur soit idéal soit apocalyptique :

Si le Juif, à l'aide de sa profession de foi marxiste, remporte la victoire sur les peuples de ce monde, son diadème sera la couronne mortuaire de l'humanité. Alors notre planète recommencera à parcourir l'éther comme elle l'a fait il y a des millions d'années : il n'y aura plus d'hommes à sa surface [...]. C'est pourquoi je crois agir selon l'esprit du Tout-Puissant, notre créateur, car : en me défendant contre le Juif, je combats pour défendre l'œuvre du Seigneur. (Hitler : 71)

Un État raciste doit donc, avant tout, faire sortir le mariage de l'abaissement où l'a plongé une continuelle adultération de la race et lui rendre la sainteté d'une institution, destinée à créer des êtres à l'image du Seigneur et non des monstres qui tiennent le milieu entre l'homme et le singe. (*ibid.* : 400)

Klemperer quant à lui parle de « psychose religieuse » (LTI : 150) qui « s'empare de toute la vie intérieure » (LTI : 132). Les figures ici privilégiées sont là encore l'emphase, le « ton du sermon et de l'enthousiasme » (LTI : 155), avec les métaphores de la lumière (Klemperer note, comme nous l'avons vu, l'ambivalence du terme « radieux » (LTI : 197)). Nous pouvons également y adjoindre le calque répété de formules ou tournures bibliques : « Au nom de Reich est attaché quelque chose de solennel, une dignité religieuse » (LTI : 159), « Les représentations que le concept, que le nom de Troisième Reich suffit à évoquer ne sont pas le fruit du hasard [...], elles sont curieusement nébuleuses, pleines de sentiments, d'envol, et figurent l'au-delà » (LTI : 161). Des formules reviennent qui rappellent les formules bibliques : « Que ton règne [Reich] vienne » (LTI : 159), « je crois en Hitler » (LTI : 150), « À la treizième heure » (LTI : 68). Le calque force ici la rationalité, s'immisce dans l'inconscient.

À propos du discours mussolinien, Klemperer dans une courte remarque note ces différentes caractéristiques :

On voit le Duce se gonfler littéralement à chaque phrase, afficher régulièrement sur son visage et son corps l'expression d'une énergie et d'une contention extrêmes, et s'affaisser à chaque intervalle, on entend le ton de sa voix, religieux, rituel et

pontifiant avec passion, dans lequel il ne fait que projeter de courtes phrases, tels les fragments d'une liturgie à laquelle chacun réagit sans le moindre effort de pensée de manière affective. (*LTI* : 82)

L'idéologie totalitaire a en fait tous les caractères d'un discours messianique¹³ construit sur une trame narrative, elle-même calquée sur un discours de type religieux : cette trame narrative doxique explique sans doute sa puissance de conviction. On retrouve ici à un niveau narratif le phénomène déjà relevé au niveau syntaxique de la formule. Le leader se présente comme un Sauveur évitant à l'humanité l'Apocalypse. Cette caractéristique est portée à son paroxysme dans *Mon combat*. La guerre est vue comme guerre de purification, vitale pour sauver l'humanité (aryenne) de sa perte, manifestée par le mélange des races et le cosmopolitisme, dont la figure emblématique est le « Juif ». Ce n'est plus même l'État qu'il faut sauver, c'est l'homme.

La condition préalable mise à l'existence durable d'une humanité supérieure n'est donc pas l'État, mais la race qui possède les facultés requises. (Hitler : 390)

Dans le discours nazi, nous pouvons distinguer le schème narratif d'une dégradation-régénération articulé à la figure du Sauveur, avec superposition d'autres unités mythiques elles-mêmes articulées en récit :

- le mythe de l'Âge d'or ;
- le mythe de la perte-dégradation ;
- le mythe du Sauveur (le « Chef » appelé par le destin)¹⁴.

Le Juif en est la valeur négative, l'Aryen la valeur positive : « L'Aryen est le Prométhée de l'humanité » (Hitler : 289).

L'Aryen renonça à la pureté de son sang et perdit ainsi le droit de vivre dans le paradis qu'il avait créé. Il s'avilit par le mélange des races, perdit de plus en plus ses facultés civilisatrices. (*ibid.* : 285)

La conception raciste répond à la volonté la plus profonde de la nature, quand elle rétablit ce libre jeu des forces qui doit amener le progrès par la sélection. Un jour, ainsi, une humanité meilleure, ayant conquis ce monde, verra s'ouvrir librement à elle tous les domaines de l'activité. (*ibid.* : 381)

Ceci lui permet de diaboliser l'ennemi :

La doctrine juive du marxisme rejette le principe aristocratique observé par la nature [...], conteste l'importance de l'entité ethnique et de la race, et prive ainsi l'humanité de la condition préalable mise à son existence et à sa civilisation. Admise comme base de la vie universelle, elle entraînerait la fin de tout ordre humainement concevable. (*ibid.* : 71)

On voit ici comment s'agrègent antimarxisme, antiparlementarisme et biologisme : la doctrine de la race permet de fonder en nature le nazisme ainsi que le rejet du marxisme et de la démocratie parlementaire. Le racisme était certes plus qu'une stratégie, une croyance, un fanatisme, mais il a également pris la fonction narrative d'un mythe qui a pu être adopté dans une société qui cultivait déjà l'antisémitisme et le culte de la germanité ; comme narration, il a alors une fonction d'unification du discours et de l'adversaire :

En général, l'art de tous les vrais chefs du peuple de tous les temps consiste surtout à concentrer l'attention du peuple sur un seul adversaire, à ne pas la laisser se disperser [...] L'art de suggérer au peuple que les ennemis les plus différents appartiennent à la même catégorie est d'un grand chef. Au contraire, la conviction que les ennemis sont multiples et variés devient trop facilement, pour les esprits faibles et hésitants, une raison de douter de leur propre cause. (*ibid.* : 122)

Le racisme a ici cette fonction unificatrice que Raoul Girardet attribue au mythe dans son livre sur les mythologies politiques : « Tous les faits, quel que soit l'ordre dont ils relèvent, se trouvent ramenés, par une logique apparemment inflexible, à une même et unique causalité, à la fois élémentaire et toute-puissante¹⁵. » C'est sans doute là une explication de sa force.

Les mythes répertoriés sont d'ailleurs ceux-là mêmes que relève Raoul Girardet dans son étude des mythologies politiques. Ils sont ici reliés dans la trame narrative de la perte et de la réparation. Nous les rattachons au langage totalitaire car le mythe substitue à une causalité complexe et inquiétante du politique une vision unificatrice et totalisante. Le mythe permet de ramener la complexité du social ou une réalité traumatique (la guerre, la crise économique, l'atomisation de la société) à un schème simple tourné vers l'avènement d'un monde meilleur. Notons que ce monde meilleur est indissociable du meurtre dans le nazisme (l'extermination permet l'espace vital et la pureté raciale), alors que le bolchevisme russe ne met pas l'extermination de l'autre au cœur même de son système narratif.

En guise de conclusion

Klemperer parle du « caractère rhétorique de la LTI » (*LTI* : 108). Ces figures de discours relèvent principalement d'une rhétorique émotionnelle, essentiellement préoccupée de séduire le destinataire, de le « ravir ». La propagande totalitaire nous semble pourtant avoir des caractéristiques qui lui sont propres : elle joue notamment sur le mythe et la violence, violence qui n'est pas seulement symbolique, mais qui vise à susciter la peur, à asservir ou à tuer. Plus fondamentalement, Klemperer montre comment ce langage contribue à inscrire le totalitarisme au sein même de la langue et de la pensée. La pensée totalitaire (ou son mythe) devient la pensée même, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'autre pensée possible.

Le livre du philologue allemand sous-entend une théorie linguistique implicite selon laquelle la valeur d'un signe est avant tout une valeur sociale. De ce point de vue, ce qu'il énonce ici pour le totalitarisme est valable pour tout contexte idéologique. La langue enferme les valeurs d'une société et, en ce sens, celles-ci nous sont imposées ; mais la langue a toujours de l'équivoque, du jeu, par définition. Toute idéologie est tension, le calque peut donc sans cesse se défaire. Une langue devient « totalitaire » quand le signe est privé de ce jeu et de sa possibilité de signifier dans une interaction ouverte à la contradiction. En cela l'idéologie totalitaire, comme nulle autre, est absence de parole propre - la parole vide y rejoint la censure ou le silence. Pourtant, ainsi que le dit Jean Peytard (1993 : 26) : « les éléments exclus ne sont pas pour

autant effacés. Ils restent en mémoire, comme déchet ou comme perte, mais comme une réserve, en quelques sorte, toujours disponible ». Et c'est sur cette « réserve », ces autres fils de discours, ces autres enchaînements associatifs que s'appuie l'acte de résistance de Klemperer, matérialisé dans son *Journal*.

Victor Klemperer nous aide ainsi à mieux comprendre l'emprise des totalitarismes sur les consciences. Son ouvrage est aussi une mise en garde face à notre présent ou notre propre devenir. Mise en garde face à une rhétorique qui cherche à emprisonner sous le joug de l'émotion, mise en garde face aux crispations du l'Un, de l'Identique ou de l'Identitaire, mise en garde contre les discours de Vérité érigeant ses principes en lois prétendument transcendantales : lois d'un Dieu, de la Nature ou sous une autre forme celles du « marché », lois auxquelles il faudrait se soumettre¹⁶.

Pourtant, et au-delà du langage, le totalitarisme a besoin d'une autre composante, un système, ou plutôt une *organisation* qui orchestre la terreur jusque dans son arbitraire¹⁷. Cela aussi Klemperer, comme Hannah Arendt, dans son essai sur les systèmes totalitaires l'avait souligné - et Klemperer jusqu'en ses traces au sein même du langage, des signes ou faits de langues et des manières de penser : à travers l'*organisation* « apparaît la "vérité organique" » (*LTI* : 141)¹⁸.

Notes

¹ L'ouvrage sera désormais noté *LTI*.

² L'allemand *Sprache* est employé par Klemperer et traduit dans *LTI* par *langue*. Nous employons ici tantôt langage, langue ou discours, en nous référant à la différenciation de tradition saussurienne, soit et en simplifiant quelque peu : systèmes symboliques en général, système linguistique, et production de l'acte de parole (voir Turpin : 1993, 1995-1996).

³ Pour ce croisement entre le terme *Volk* et la tradition *völkish* qui allie étroitement peuple, nation et race, voir Hutton 2005 : 7.

⁴ Il oppose ainsi la persuasion, reposant sur les émotions ou l'imagination à la conviction basée sur la raison (*LTI* : 139).

⁵ La popularité du terme [sonnig] est expliquée par Klemperer par son association avec [Sonne] « soleil » et l'importance du symbole solaire dans le paganisme germanique. Il renvoie également par cet intermédiaire à la figure du blond aryen et à l'anglicisme allemand « sonny boy » qui désigne un jeune homme attirant la sympathie (*LTI* : 196-198 et note de la traductrice E. Guillot).

⁶ Dans cet ordre d'idée, voir P. Breton, « Paroles et silences des exécuteurs de masse » in L. Aubry et B. Turpin (2012).

⁷ Que dire alors de l'expression « ressources humaines » omniprésente actuellement ?

⁸ Voir R. Amossy, in L. Aubry et B. Turpin (2012).

⁹ Dans cette « fabrique du consentement », il faut également citer les travaux de W. Lippmann sur le stéréotype (1922) et ceux d'E. Bernays dont le livre *Crystallizing Public Opinion* (1923) se trouvait dans la bibliothèque de Gobbels.

¹⁰ Nous savons, par le journal du chanteur d'opéra Paul Devrient, qu'Adolphe Hitler prit des cours d'art oratoire. Voir à ce sujet W. Maser (ed) : 1975).

¹¹ On pense à l'architecte qui sera à côté de lui jusqu'à la chute de Berlin, Albert Speer et ses projets démesurés.

Klemperer mentionne également l'intérieur des maisons. À ce sujet voir W. Schultz (1939 : « D'après son domicile on reconnaît un nazi »).

¹² Voir plus loin.

¹³ Dans son ouvrage sur le totalitarisme, T. Todorov parle quant à lui de « messianisme rouge », de « messianisme révolutionnaire » ou de « messianisme communiste », mais il met également en garde contre un « messianisme démocratique » (2010, notamment p. 2, p. 13, p. 15).

¹⁴ Ces caractéristiques et leur dimension narrative se retrouvent dans les discours de type intégriste ou certains programmes politiques. Citons celui du Front national français. Voir B. Turpin (2006 : 285-304). L'étude s'appuie sur la version 2002 du programme.

¹⁵ R. Girardet (1986 : 55).

¹⁶ Pour cette dernière question, voir T. Todorov (2010 : 29 et sv.).

¹⁷ La notion de totalitarisme a été contestée en vertu du fait qu'il y avait jeux de pouvoir et donc que celui-ci n'était pas total. On peut cependant se demander si ces jeux ne contribuaient pas aussi au sein de l'organisation de la terreur à la rendre imprévisible, et donc à la renforcer.

¹⁸ Voir le chapitre 17 « Système et organisation » (LTI : 138). Hannah Arendt souligne elle-même le rôle capital dévolu à l'organisation (« L'organisation totalitaire » in 1972 : 126).

Bibliographie

Arendt, H. 1972. « L'organisation totalitaire » in *Le Système totalitaire*. Paris : Seuil, coll. Points.

Aubry, L., Turpin B. 2012. *Avec Victor Klemperer, repenser le langage totalitaire*. Paris : éd. du CNRS.

Bernays, E. 2007. *Propaganda*. Paris : Zones/La Découverte.

Bernays, E. 1951 (1923). *Crystallizing Public Opinion*. New York : H. Liveright.

Girardet, R. 1986. *Mythes et mythologies politiques*. Paris : Seuil.

Hutton, C. 2005. *Race and the Third Reich*. Cambridge : Polity Press.

Le Bon, G. 1895. *Psychologie des foules*. Paris : Alcan.

Lippmann, W. 1922. *Public Opinion*. New York : Harcourt-Brace and Company.

Klemperer, V. 1947. *LTI : ein Notizbuch eines Philologen*. Berlin : Aufbau-Verl. ; 1996. trad. fr. *LTI, la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue*. Paris : Albin Michel, coll. Bibliothèque Idées ; 2009. tr. br. *LTI: a linguagem do Terceiro Reich*. Rio de Janeiro : Contraponto.

Maser, W. (ed) 1975. *Mein Schüler Hitler. Das Tagebuch seines Lehrers Paul Devrient*. Pfaffenhofen : IImgau Verlag.

Peytard, J. 1995. *Mikhaïl Bakhtine : dialogisme et analyse du discours*. Paris : Bertrand-Lacoste.

Peytard, J. 1993. « D'une sémiotique de l'altération », *Semen* [en ligne] 8, mis en ligne le 6 juillet 2007. URL : <http://semen.revues.org/4182>

Schultz, W. 1939. « Auch an seinem Heim erkennt man den Nationalsozialisten! » *Die Hoheitsträger*, 3 août 1939, in *The German Propaganda Archive*. URL : <http://www.calvin.edu/academic/cas/gpa/interiordecoration.htm>

Todorov, 2010. *Le Siècle des totalitarismes*. Paris : R. Laffont « Bouquins ».

Turpin, B. 2006 « Une sémiotique du politique : schèmes mythiques du national-populisme », *Sémiotica*, 159. Berlin-New York : Mouton de Gruyter, p. 285-304.

Turpin, B. 1993[1994] « Modélisation, langage et langue chez Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 47. Genève : Droz, pp. 159-175.

Turpin, B. 1995-1996. « Discours, langue et parole dans les cours et les notes de linguistique générale de F. de Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 49. Genève : Droz, pp. 251-266.

Werner, M. (éd.) 2003. *Paul Devrient. Mein Schüler Adolf Hitler*. Tübingen : Universitas Verlag.